***I. Le trouble du souvenir de l'Acropole, un nouvel éclairage sur la psyché***

En 1936, Freud écrit à Romain Rolland à l'occasion de son 70e anniversaire. La lecture du texte nous laisse deviner un homme fatigué, dont la créativité et le génie scientifique semblent au bord de l'épuisement. Freud, alors âgé de 80 ans, présente son hommage à Romain Rolland comme : « le présent d'un appauvri, qui a connu jadis des jours meilleurs[1] », et dont la production est tarie.

Or, c'est dans ce texte que vous saisissez, Henri Rey-Flaud, ce qui passe pour une anecdote mais qui en réalité pourrait bien être une découverte aussi importante que celle de l'inconscient cinquante ans plus tôt. Comme vous l'écrivez, « ces quelques pages en apparence anodines traduisent à l'analyse un retour de flamme saisissant – les derniers feux avant la nuit[2] ».

Freud y évoque une expérience vécue trente ans plus tôt à Athènes, sur l'Acropole, où il avait été frappé d'un sentiment d'irréalité devant le spectacle qui s'offrait à lui. Il se décrit comme scindé en deux personnes : la première, frappée de stupeur et forcée à admettre l'existence d'un objet dont la réalité lui avait paru jusque-là incertaine. La seconde, surprise par la réaction de la première et tout à fait préparée à se réjouir de la beauté du paysage.

Il explique sa réaction singulière devant l'Acropole par l'impossibilité de croire qu'il lui ait été donné de « faire en voyage un si long chemin, de faire si bien son chemin[3] ». Il analyse cette expérience comme l'effet d'une incrédulité, un cas de *too good to be true*[4] ; c'est-à-dire une fuite devant un désir ardent interdit par un surmoi sévère reprenant l'instance punitive de l'enfance.

L'incrédulité invoquée par Freud met en place une dénégation en charge de protéger le moi contre la menace d'un désir interdit. C'est une rencontre manquée avec l'objet du désir.

---

[1] Henri Vermorel, *Sigmund Freud et Romain Rolland - Un dialogue, 1923-1936*, Édition Albin Michel, 2018, p. 401.

[2] H. Rey-Flaud, *Je ne comprends pas de quoi vous me parlez, op. cit.*, p. 16.

[3] H. Vermorel, *Sigmund Freud et Romain Rolland - Un dialogue, 1923-1936, opus cit*, p. 409.

[4] « Trop beau pour être vrai », *ibid.*, p. 404.

Henri Rey-Flaud, vous éclairez le vécu de Freud sous un jour nouveau en caractérisant le démenti. Le dédoublement vécu par Freud n'est pas le fruit d'une division mais d'un clivage dans lequel deux réalités, deux croyances paradoxales coexistent. Là où la division subjective installe, sous le chef du refoulement, une barrière perméable entre le moi et l'inconscient, le démenti opère une coupure qui sépare la psyché en deux parties irrémédiablement distinctes l'une de l'autre.

L'Acropole n'est pas l'objet d'un désir interdit, c'est un corps étranger qui n'a jamais pu être symbolisé et qui fait effraction, tel un ovni, dans la réalité subjective de Freud. Le trouble sur l'Acropole révèle l'existence chez Freud d'un point « psychotique[5] » qui échappe au réseau des signifiants et qui, par là même, constitue un non-lieu, un no man's land, dans son univers psychique.

Ce défaut de transcription symbolique engendre un blanc qui laisse transparaître les signes ininterprétables des temps archaïques, les monstres oubliés de la préhistoire du sujet.

À ce propos, vous reprenez la comparaison effectuée par Freud avec le promeneur découvrant sur les bords du Loch Ness la dépouille du fameux monstre pour en restituer la différence. Si le promeneur du Loch Ness peut simplement être surpris par sa découverte, c'est que le monstre en question est mort depuis longtemps. C'est l'objet d'une croyance infantile à la fois perdue et précieusement conservée. Le promeneur peut reconnaître l'existence du monstre sans terreur parce qu'il le connaît déjà et qu'il est mort depuis toujours, frappé par le langage. À l'inverse, Freud sur l'Acropole fait l'expérience d'un objet inconnu, n'ayant jamais été connu ni touché par le langage. Le monstre de Freud est bien vivant et le démenti apparaît comme une défense contre l'horreur.

Le souvenir de Freud sur l'Acropole prend alors une toute autre dimension. Il place le démenti dans la « normalité » et interroge de ce fait la malléabilité des mécanismes de défenses en fonction des structures : névrose, psychose et perversion. Il ouvre également une fenêtre sur l'archaïque du sujet, la crypte de la psyché, et éclaire d'une lumière nouvelle les questions de l'origine et de la vérité du sujet.

### *II. La question de l'origine et de la vérité à la lumière du démenti*

Vous reprenez le rêve que Jung soumet à l'interprétation de Freud en 1909 et qui représente, de façon allégorique, le psychisme humain. Ce rêve

---

[5] H. Rey-Flaud, *Je ne comprends pas de quoi vous me parlez, op. cit.*, p. 47.

est intéressant car il permet de se représenter les différentes strates de la construction psychique.

Dans ce rêve, Jung décrit la maison dans laquelle il se trouve et qu'il décide d'explorer. Cette maison possède deux étages. L'étage supérieur constitue la conscience et l'étage inférieur, où tout est plus ancien et plongé dans la pénombre, semble représenter l'inconscient. Jung y découvre une porte lourde derrière laquelle un escalier de pierre mène à une cave ancienne et magnifiquement voûtée. Cette cave située sous l'inconscient, en deçà du verrou du refoulement originaire, apparaît comme la crypte de la psyché. Jung soulève une dalle de la cave à l'aide d'un anneau pour emprunter un escalier fait d'étroites marches de pierres et qui mène dans les profondeurs. Il parvient dans une grotte rocheuse, basse, dont le sol est jonché d'ossements et de vestiges qui semblent appartenir à une civilisation primitive. Il y découvre deux crânes humains à moitié désagrégés. Il s'agirait là d'un espace étranger à la maison, à la psyché individuelle, et qui relèverait de ce que Jung considère comme les fondations telluriques de la psyché humaine reliées aux profondeurs de la terre où gisent les puissances éternelles (vision qui éloigne Jung de la psychanalyse pour le rattacher aux courants ésotériques).

Mais cette dernière cavité – qui n'a rien de beau ni d'harmonieux, qui rassemble un amoncellement de débris disparates, et où semble trôner la mort – ne pourrait-elle pas être la crypte ? La crypte n'est-elle pas cet espace des plus inaccessibles dont les vestiges sont suspendus hors du temps ? N'est-elle pas ce non-lieu où l'origine et la mort se confondent ? Dans les profondeurs, Jung se retrouve face à deux crânes : le sien et peut être celui de son interlocuteur. Il se trouve à la fin et au commencement du commencement : l'origine. Le rêve de Jung métaphorise l'enjeu des différentes strates de la construction psychique, c'est-à-dire s'extraire de l'origine pour pouvoir vivre. Il permet également de mesurer la fonction vitale du démenti lorsque le sujet est confronté au surgissement des profondeurs.

La crypte est constituée du non-reconnu, que Freud appelle l'*Unerkannt*. À la différence de l'inconscient, ce lieu est frappé par un oubli fondamental. C'est l'espace de la Chose freudienne, Chose sans cause où règne une bouillie originaire[6].

Lacan, que vous citez dans votre livre, décrit ce magma archaïque comme : « [...] le hors-signifié en fonction duquel [...] le sujet se constitue dans un mode d'affect primaire, antérieur à tout refoulement [...], champ de

[6] *Ibid.*, p. 131.

la Chose où se projette quelque chose au-delà, à l'origine de la chaîne signifiante, lieu où est mis en cause tout ce qui est lieu de l'être[7]. »

Henri Rey-Flaud, vous décrivez cet espace comme un chaos langagier fait d'inscriptions, essentiellement des empreintes et des images qui ne font pas lien entre elles, un pullulement scriptural incontrôlé[8]. Plus loin, vous indiquez que ce lieu archaïque est figuré par la mythologie sous les traits de Méduse dont le regard a le pouvoir de pétrifier ceux qui le croisent. Vous ajoutez que, selon Jean-Pierre Vernant, ce regard exprime « [...] l'extrême altérité, l'horreur terrifiante de ce qui est absolument autre, l'indicible, l'impensable, le pur chaos où les cadres ordinaires, les classifications usuelles apparaissent brouillées et syncopées. Le masculin et le féminin, le jeune et le vieux, le beau et le laid, l'humain et le bestial, le céleste et l'infernal, le haut et le bas [...], le dedans et le dehors[9] ».

C'est la mise en place de l'inconscient représentatif, sous l'action du refoulement originaire, qui permet de s'extirper du magma primordial. Henri Rey-Flaud, vous illustrez ce retrait inaugural qui ouvre à l'ordre symbolique par la *Chôra*. En grec, la *Chôra* désigne la « place » au sens de « place de village », c'est-à-dire un espace vide qui permet aux personnes et aux choses de circuler. Le mot *Chôra* vient du verbe *chôreô* qui signifie « faire place », « se retirer ». La *Chôra* tient la puissance de son action du vide qui la constitue. Matrice du symbolique, elle permet de sortir du chaos primordial en introduisant de l'écart et de la différence. Elle introduit le semblable et le dissemblable, le même et l'autre, elle crée de la liaison à partir de la déliaison. En d'autres termes, la *Chôra* permet de penser le jour par rapport à la nuit, le grand par rapport au petit, le beau par rapport au laid... autant de réalités qui ne peuvent être pensées qu'à partir du moment où deux signifiants permettent de les opposer.

Il y a donc un retrait inaugural – un oubli fondamental – au cœur de l'être qui permet l'avènement de l'ordre symbolique. Cela soulève pour le lecteur la question de l'articulation entre le refoulement originaire (illustré par la fonction de la *Chôra*) et le démenti.

On parle souvent de l'impensable origine. Votre livre introduit une distinction entre l'impensable et l'absurde – absurde qui est désigné aussi

---

[7] *Id.*
[8] *Id.*
[9] *Ibid.*, pp. 131-132.

comme espace archaïque, roc fondateur de la Loi – le lecteur est alors amené à s'interroger sur l'articulation entre les notions d'absurde et d'origine.

Puis, vous nous offrez une interprétation nouvelle et passionnante du stade du miroir. Vous reprenez l'action corrélative du refoulement et de l'identification de l'enfant à l'image qu'il voit dans le miroir. Autrement dit, vous réaffirmez qu'au-delà de l'action d'unification du corps morcelé de l'enfant, l'image du miroir constitue le moi autour d'un point symbolique qui échappe à la glace. Mais vous ajoutez qu'il y a un temps antérieur où la mère et l'enfant valident, sous le mode du démenti, le leurre produit par le miroir. Comme vous l'écrivez « la connivence entre la mère et l'enfant livre à ce moment initial la condition préalable à tout devenir, à savoir que pour exister et partir dans la vie l'homme doit démentir qu'il constitue son identité sur un point qui n'est pas lui[10] ». Y aurait-il un démenti fondateur en amont du refoulement originaire ? Comment penser, à partir de ce démenti primordial, la question de la vérité du sujet ?

[10] H. Rey-flaud, *Je ne comprends pas de quoi vous me parlez, op. cit.*, p. 266.